

AFRICANITE ET LITTÉRATURE FRANCOPHONE : ENRICHISSEMENT OU APPAUVRISSEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE ?

Gabriel Tiegnon TOLA

*École Normale Supérieure(E.N.S.)/ Abidjan / Côte-d'Ivoire
blékaye@yahoo.fr / tiegnongabrieltola@gmail.com*

Résumé

Des écrivains négro-africains ont révolutionné la littérature francophone en introduisant dans leurs ouvrages des termes de leur langue maternelle. Cette cohabitation est, depuis une bonne période, une trouvaille chez les créateurs négro-africains de s'exprimer. En effet, quels que soient le genre et la forme d'expression, le constat sur le mélange des termes langagiers est assez remarquable. Cela semble être une panacée résolvant d'éventuels problèmes liés à l'usage de la langue d'expression étrangère. Ceci dit, ce travail aura pour intérêt de montrer la contribution de l'introduction des termes en langues africaines dans les œuvres écrites en français. Aussi, il s'agira d'apprécier leur apport, c'est-à-dire mettre en évidence les effets dépréciatifs ou mélioratifs sur la langue française. Pour atteindre les résultats escomptés, nous choisissons la sémiotique, comme méthode littéraire qui considère l'œuvre littéraire comme un système de sens. Car, dans l'analyse sémiotique, la société productrice de l'œuvre s'efface pour céder la place au sens. Celle-ci permettra donc d'évaluer l'impact de la présence des termes africains sur la langue française, dans les œuvres négro-africaines. Ainsi, il convient de noter que la cohabitation des langues dans une œuvre littéraire n'est pas fortuite, car, il y a un intérêt. En fait, cet assemblage langagier bien organisé semble apporter de nouvelles sonorités à la langue française dont elle serait l'une des grandes bénéficiaires pour son évolution.

Mots-clés : société, langue, cohabitation, contribution, évolution.

Abstract

Negro-African writers have revolutionized French-speaking literature by introducing terms from their mother tongue in to their works. This cohabitation has, for a good time, been a find among Negro-African creators to express themselves. Indeed, what are the genre and form of expression, the finding on the mixture of language terms is quite remarkable. This seems to be a panacea solving possible problems related to the use of the foreign language. That said, the interest of this work will be to show the contribution of the introduction of terms in African languages in works written in French. Also, it will be a question of appreciating their contribution, that is to say highlighting the depreciating or improving effects on the French language. To achieve the expected results, we choose semiotics, as a literary method that considers the literary work as a system of meaning. For, in semiotic analysis, the society that produces the work is effaced to give way to meaning. It must there for assess the impact of the presence of African terms on the French language, in Negro-African works. Thus, it should be noted that the coexistence of languages in a literary work is not accidental, because, there is an interest there in. In fact, this well-organized linguistic assemblage brings new sounds to the French language, of which it would be one of the great beneficiaries for its development.

Keywords: society, language, cohabitation, contribution, evolution.

Introduction

À l'époque coloniale, la littérature négro-africaine d'expression française s'est illustrée par son combat pour la défense de l'Afrique face au colonisateur. Par le biais de la Négritude, les écrivains africains sont montés sur de grands chevaux pour dénoncer toutes les formes d'injustices et d'abus dont étaient victimes les africains. Après cette rude période, le combat pour la restauration de l'Afrique a continué. Mais, ceux qui ont, cette fois-ci, pris le relai se sont davantage investis dans le combat pour la culture africaine. Ainsi, à travers et par l'écriture, ces écrivains de la nouvelle génération, dit-on, ont exposé et répandu l'inestimable riche culture de l'Afrique dans leurs œuvres. En outre, des écrivains, au lendemain des indépendances en Afrique, ont révolutionné leur manière d'écrire marquée par la cohabitation du français avec des termes provenant des langues maternelles des auteurs. C'est-à-dire que dans un texte écrit en français, on décèle des mots et des expressions issus des langues maternelles africaines. Ainsi, quels que soient les genres et les formes, la présence des termes africains est fort remarquable dans les œuvres. On note désormais dans les genres littéraires, la langue française et des mots en langues africaines se côtoyant et se disputant l'espace littéraire par endroits. Cela dit, l'usage des termes africains dans les œuvres, semble-t-il, est l'une des manifestations de l'africanité : concept, dit-on, qui glosait sur la culture africaine, est très en vogue et très présent dans les productions littéraires négro-africaines. En outre, des écrivains comme Jean-Marie Adiaffi Adé ont investi et développé cette écriture atypique pour l'imposer et la faire adopter. Cela dit, l'usage avec pertinence des termes de sa langue maternelle *agni* et d'autres langues africaines dans son œuvre : *Silence, on développe*, dévoile la dévotion de l'écrivain pour la subversion des termes en français et en langues maternelles africaines. Cette façon suscite évidemment la curiosité qui fait d'abord naître des questions subsidiaires suivantes : pourquoi l'intégration des termes en langues africaines dans les œuvres d'expression française ? Quelle est la contribution de ceux-ci à la consolidation, à l'harmonisation de la langue française et à la création de la dimension sémantique des œuvres négro-africaines ? En résumé, quel est l'impact des termes africains sur la langue française ? Ces premières interrogations se retrouvent en une seule qui est la problématique de ce travail qui s'énonce comme suit : la

présence des termes en langues africaines dans les œuvres négro-africaines d'expression française est-elle un gain pour la langue française ? En guise de résultats, nous pensons que les réponses aux questions secondaires gravitant autour de la problématique puis celle qui en découle se traduiraient en termes de résultats escomptés, à savoir : par leur présence, il y a la manifestation de la culture africaine, aussi l'apparition de nouvelles sonorités dans la langue française qui semblent-elles viennent impulser un nouveau souffle à la langue étrangère. En effet, toute langue évolue dans le temps et dans l'espace sinon, elle pourrait disparaître. *Silence, on développe* de Jean-Marie Adiaffi Adé est l'œuvre corpus de ce travail pour lequel nous convoquons la sémiotique comme outil littéraire. Cette méthodologie ne porte pas son intérêt sur la genèse du texte et sur l'histoire de celui-ci. En effet, elle se focalise sur la mise en forme du texte, c'est-à-dire qu'elle s'intéresse à la construction de celui-ci. Au regard de sa caractéristique, cette méthode littéraire nous permettra de mettre en évidence la relation entre le reste du texte en français et les termes en langues maternelles, dans l'œuvre. Aussi, permettra-t-elle de cerner le niveau de contribution de ces termes à l'évolution et à l'épanouissement de la langue française et leur impact sur celle-ci.

1. Expression de l'africanité par le code onomastique ou les personnages

Le thème de ce travail s'intitule : Africanité et littérature francophone : enrichissement ou appauvrissement de la langue française ? Il s'agit pour nous de mettre à nu les impacts que pourrait avoir l'expression de l'africanité sur la langue française. Car, la coexistence des marques de l'africanité et de la langue française, dans les œuvres des auteurs négro-africains, est pertinente. Cela semble générer un intérêt. Ceci dit, selon Luhaka Anyikoy Kasende : « Par l'africanité, il faut simplement entendre dans le cadre de cette démarche tout ce qui, dans les pratiques traditionnelles et socio-culturelles de l'Afrique, distingue celle-ci de l'Occident considéré comme entité culturelle s'identifiant à la modernité. » (Kasendé, 1997 : 537-553) L'africanité est donc un concept culturel global renfermant toutes les diverses formes de la culture négro-africaine. En fait, l'africanité est l'expression du mode de vie, c'est-à-dire de l'âme de l'Afrique puisqu'elle fait allusion à la civilisation

négro-africaine. Etant donné que cette civilisation est multiforme, nous ne prendrons en compte, dans ce travail, la langue. En outre, la présence des termes en langues maternelles africaines dans des œuvres écrites en langue française est édifiante et semble durablement s'installer dans la façon d'écrire des africains. Ainsi dit, l'africanité se manifeste dans *Silence, on développe*, par la façon dont l'auteur Jean-Marie Adiaffi nomme les personnes, les animaux et les objets, c'est-à-dire les personnages actants dans l'œuvre, ce que Rangira Béatrice Gallimore appelle le code onomastique : « Dans les textes d'Adiaffi, le nom reçu et la lignée jouent un rôle important dans la caractérisation du personnage. En examinant les différents personnages des romans d'Adiaffi, on est surtout frappé par de nombreux personnages référentiels. » (Gallimore, 1996 : 27) On voit bien que Gallimore révèle l'une des caractéristiques de l'écriture d'Adiaffi. En effet, Adiaffi utilise le personnage comme le concepteur des rôles et un pion essentiel dans la création. D'ailleurs, Rangira Béatrice soutient et insiste que l'écrivain s'intéresse et fait usage de nombreux personnages, tout en variant les types de ceux-ci : « De nombreux personnages réels peuplent l'œuvre d'Adiaffi, mais parfois des personnages mythiques et surréels surgissent dans le récit réel. C'est par exemple le cas du serpent Ehobilé, détenteur de tous les pouvoirs. » (Gallimore, 1996 : 27) La présence et la variété de nombreux personnages dans l'œuvre d'Adiaffi devraient avoir une signification parce que chaque personnage et chaque type de celui-ci sembleraient être porteurs de message. En fait, lorsque nous convenons avec Rangira Béatrice Gallimore que les nombreux et différents types de personnages des œuvres d'Adiaffi sont des personnages référentiels, nous ne faisons que conforter cette affirmation de Philippe Hamon : « Les personnages renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés, et leur lisibilité dépend directement du degré de participation du lecteur à cette culture... Intégrés à un énoncé, ils serviront essentiellement d'ancrage référentiel en renvoyant au grand Texte de l'idéologie, des clichés, ou de la culture... » (Hamon, 1977 : 122) . La présente illustration nous amène à comprendre pourquoi Jean-Marie Adiaffi utilise une multitude et variété de personnages car, ceux-ci sont porteurs de messages au plan culturel. En outre, en chacun des personnages et en leur variété, il y a une forme de culture véhiculée par l'écrivain. Cela émane de la volonté des écrivains négro-africains qui, au lendemain des indépendances, se

sont résolus à quitter les sentiers battus de l'écriture dans lesquels l'Occident les maintenait. Cette fois-ci, ils révolutionnent leur manière d'écrire en vue d'exprimer l'Afrique et ses tons culturels. Alors, ayant compris que le personnage s'avérerait précieux pour bêcher, présenter et diffuser, un pan important, de la culture africaine, les écrivains en font leur chou gras. Jean-Marie Adiaffi ne s'en lasse pas. Mieux, cet écrivain fait du personnage un élément majeur de l'écriture dans l'accomplissement des missions qu'il lui confie. L'importance de la contribution du personnage dans l'œuvre d'Adiaffi est évoquée par Gallimore Rangira : « Comme dans un conte philosophique, les personnages sont utilisés comme instrument par lequel l'auteur passe et canalise ses idées... Dans *Silence, on développe*, Adiaffi passe du héros individuel symbolique au héros collectif. Dans ce roman, les personnages ne sont pas souvent singularisés et individualisés comme chez Balzac et Flaubert. Ce sont plutôt des êtres collectifs présentés comme faisant partie intégrante d'un ensemble. » (Gallimore, 1996 : 21) Cette particularité d'Adiaffi d'utiliser les personnages beaucoup plus collectivement, comme c'est le cas dans *Silence, on développe*, semble répondre au projet de l'auteur dont l'objectif premier est de faire connaître la culture africaine à travers ses œuvres. Ici, Adiaffi dévoile déjà la manifestation de la solidarité africaine. Celle-ci serait, dit-on, l'une des valeurs sur lesquelles reposerait la vie des communautés africaines. En outre, les africains seraient reconnus comme des peuples fortement solidaires dans leur milieu communautaire. N'est-ce pas cette valeur caractéristique de la culture africaine que magnifie Adiaffi à travers le fonctionnement de ses personnages acteurs ? D'ailleurs, il exprime cette légendaire solidarité africaine dans l'action : « Une escouade de jeunes filles et de jeunes gens en haillons, chaussures boueuses... en bandoulière de vieux fusils de chasse, de fusils à pierre pareils à ceux des Sofas de Samory, aux poignets des amulettes, des *djigbos* qui les avaient rendus invulnérables, protégés par les formules ésotériques de la prêtresse Priko-Néhanda... défilaient l'air martial. » (Adiaffi, 1992 : 22) Et, ce qui mérite d'être surtout mentionné pour cette étude est que la majorité des personnages : anthropomorphes, animaux et objets portent des noms issus de la langue maternelle *agni* et d'autres langues africaines. Cette façon de l'écrivain détermine le code onomastique dont la manifestation dans *Silence, on développe* pourrait avoir une incidence sur la langue française.

2. Contributions du code onomastique à la langue française.

L'onomastique est l'étude scientifique des noms. Qu'il soit porté par une personne, un animal ou un objet, tout nom revêt une signification ou un sens. Généralement, en Afrique l'attribution d'un nom n'est pas un fait du hasard, elle est toujours motivée ou suscitée par un évènement. Parfois, si c'est une personne, le nom que lui donnent ses parents peut-être l'expression d'un désir, d'une exhortation, d'un souhait...en vérité, la majorité des noms en Afrique ne s'attribuent pas de manière hasardeuse. Il y a toujours un sens qui couve sous le nom. Cette réalité implacable du nom en tant que porteur d'un sens ou d'un message est confirmé par Baroan Kipré Edmé : «Les noms sont puisés dans la faune, dans la flore, dans le langage courant, dans les évènements qui ont affecté le passé, qui conditionnent le présent et qui sont attendus dans l'avenir. En un mot, le nom est associé à la vie des membres de la communauté qui s'en réclament.» (Baroan, 1985 : 45) Au regard de la réflexion de Baroan sur le nom, la problématique de la relation entre le nom et les faits d'ordre social est ainsi révélé. D'ailleurs, il va plus loin en donnant des exemples et en faisant découvrir d'autres réalités sociales et sociétales du nom : « Si l'on connaissait bien le langage *aranda* (Australie), il suffirait de savoir le nom de chaque indigène pour déduire son totem (...) Dans le même ordre d'idées, Albert Dauzat a écrit : " Les noms de personnes font partie de notre patrimoine linguistique au même titre que les mots du vocabulaire. La formation de noms obéit à diverses motivations et l'analyse permettra de faire état du cadre géographique et historique, les joies et des peines, des espérances du monde invisible ou visible environnant. A ce titre, on a pu dire, écrit Albert Dauzat que les noms de personnes reflètent l'âme d'un peuple. C'est ce qu'explique M. Houris, en écrivant que les noms individuels sont choisis dans l'intention de communiquer un message ; leur contenu est lié à une ambiance psychologique et à un milieu physique et social ainsi qu'à un monde symbolique.» (Baroan, 1985 :45) Les illustrations précédentes sont assez symptomatiques de l'importance du nom sur tous les plans, mais surtout de la charge culturelle dont il est porteur. Ainsi dit, on comprend l'acharnement de Jean-Marie Adiaffi sur le nom par l'usage abondant de celui-ci. Dans *Silence, on développe*, on relève une multitude de noms attribués aux personnes, aux animaux et aux objets. C'est un

univers de personnages colorés et variés qui semble bien répondre aux attentes de l'écrivain dont la mission première est de faire découvrir et répandre les facettes de la culture négro-africaine. Ici, l'auteur saisit l'opportunité que lui offre le nom pour parcourir l'un des sentiers du riche patrimoine culturel africain, notamment celui de sa communauté. Au regard du nombre important des noms et de leur variété, nous ne ferons qu'une sélection de ceux qui sont représentatifs chez les personnes, les animaux et les objets.

2. 1. Les personnes

Il s'agit des personnages anthropomorphes, nous en avons une kyrielle dans l'œuvre, allant des noms individuels aux noms collectifs. Il y a entre autres : les frères jumeaux *N'da Bettié Sounan* et *N'da Fangan Walé*. Dans la cosmogonie *Akan*, précisément *Agni*, le nom *N'da* est attribué aux jumeaux. En présentant ces deux personnages sous le signe de la gémellité, c'est un signal très fort que l'auteur envoie à ses lecteurs non seulement sur l'identité de ses acteurs, mais surtout sur l'environnement dans lequel se déroulent les actions. En effet, il s'agit des noms typiquement africains. Par ce nom *N'da*, l'auteur plante le décor, un décor africain. En outre, il expose un pan du phénomène d'attribution de nom. D'ailleurs, on se poserait la question de savoir comment la langue française restituerait toutes les dimensions sociale, sociétale et même toposémique contenues dans le nom : *N'da*. Ce nom est chargé de plusieurs informations au plan culturel ce qui est conforme aux ambitions des écrivains dont la vocation est de faire connaître la culture africaine. Cela commence par l'africanisation des noms des acteurs qui ouvre un boulevard dans le riche patrimoine culturel africain. Ainsi dit, les noms des jumeaux n'est pas une présence banale parce que l'écrivain présente une partie de la culture africaine. Car, en Afrique, la gémellité est un phénomène qui semblerait relever d'un mystère culturel, porteur de sens que véhiculerait la mythologie des sociétés primitives. Ainsi, pour apprécier à sa juste valeur la présence de jumeaux dans *Silence, on développe*, R. B. Gallimore cite Jean Perrot : « Dans son ouvrage, *Mythes et littérature sous le signe des jumeaux*, Jean Perrot montre que le mythe des jumeaux a toujours exercé une fascination sur de nombreux écrivains et que la plupart des sociétés primitives, le mythe des jumeaux renvoie toujours au passé nébuleux des origines sur lequel se fonde des cultures et des sociétés actuelles. Si

Silence, on développe peut se lire comme la naissance d'une nation, celle de la république d'*Assiéliédougou*, le choix du mythe des jumeaux sur lequel se construit et s'élabore le récit d'Adiaffi est bien approprié.» (Gallimore, 1996 :70) Plus on continue dans la lecture des noms des jumeaux, on découvre la différence scripturale et même acoustique de leur nom. L'un s'appelle *N'da Bettié Sounan* et l'autre *N'da Fangan Walé*. Le premier *Bettié Sounan* est l'association du nom du village dont est originaire l'écrivain et *Sounan*. En effet, *Bettié* est la ville natale de Jean-Marie-Adiaffi ; *Bettié Sounan* en langue *agni* signifie littéralement celui qui est au service des autres, celui qui a pour leitmotiv la défense des autres, celui qui lutte pour les autres. Donc, *N'da Sounan Bettié* est une personne généreuse, pétrie de valeurs et de qualités humaines. C'est pourquoi, il est pleinement engagé dans la lutte pour l'indépendance de la république d'*Assiéliédougou* : « *N'da Bettié Sounan* donc, dans le silence du recueillement, la renaissance de sa terre, l'avènement de la jeune république indépendante...Je proclame donc notre INDÉPENDANCE, sur les flots de sueur, de larmes et de sang...» (Adiaffi, 1992 :42). A l'opposé, son frère jumeau s'appelle *N'da Fangan Walé*. On note que les deux dernières composantes *Fangan* et *Walé* ne proviennent pas de la langue maternelle de l'auteur mais plutôt du Malinké (communauté linguistique de l'ouest africain Ce qui veut dire que l'auteur fait de grandes ouvertures dans sa volonté de faire manifester l'africanité. Ainsi, le premier terme *Fangan* signifie la force, la violence, la brutalité ou la puissance, quant au second *Walé*, il veut dire l'argent, la richesse ou le trésor. Alors, à travers leur nom, l'auteur caricature ces deux personnages jumeaux. *N'da Bettié Sounan* est un personnage rempli de vertus, de bonnes qualités, un grand défenseur du peuple. Quant à *N'da Fangan Walé*, il est tout le contraire de son frère, car il est le symbole de la négation, de la nuisance et de la nocivité. Pour de l'argent, il s'est mis du côté des forces impéatrices et du mal pour assujettir *Assiéliédougou*, dévoilant sa personnalité : « ...Mais ma grande passion, la grande passion de ma vie, c'est l'ARGENT, le POUVOIR, la PUISSANCE, la GLOIRE ! Et pour atteindre cette fin divine, je suis prêt à tout...Je rêve...non...je..souhaite...non...je..Veux...oui...Je...veux...DOMINER...DOMINER.» (Adiaffi, 1992 :96- 128).D'ailleurs, son manque d'humanisme rejaillit sur la prononciation de son nom *Fangan Walé*, exigeant des forces à celui qui le prononce, lui imposant une certaine

lourdeur. Au regard de l'analyse des noms *N'da Sounan Bettié* et *N'da Fangan Walé*, nous pensons qu'une expression en langue française ne saurait exprimer davantage la pensée de l'auteur comme il le réussit bien avec des termes africains. En plus des jumeaux, on retiendra celui d'*Ébiman* qui signifie littéralement demain. Dans le corpus, la personne qui porte ce nom est un élève, c'est-à-dire qu'il va à l'école : « Un jeune élève, *Ébiman* (« Demain ») embrasse à l'étouffer et s'étouffer un *guérillero* à la barbe de nimbus.» (Adiaffi, 1992 : 33). En nous fondant sur le rôle et la mission de l'institution scolaire dans la société que le nom *Ébiman* ne relève pas du hasard. D'abord, l'école a pour mission d'instruire, d'éduquer et de former la jeunesse à toutes les valeurs, ensuite l'école est aussi là pour relever le défi, c'est-à-dire que ses produits (la jeunesse qu'elle forme) sont la relève. Donc, donner *Ébiman* comme nom à un enfant qui va à l'école, c'est faire reposer sur ses épaules l'avenir. En fait, *Ébiman* qui signifie demain en langue locale, voudrait dire que le porteur d'un tel nom symbolise l'avenir radieux, non seulement pour ses parents mais pour tout le pays. On voit là que le nom *Ébiman* met à nu tout le projet de la communauté et toutes les bénédictions qui accompagnent le porteur de ce nom. Car, demain, c'est l'avenir chargé de belles promesses. La liste des personnages anthropomorphes est bien fournie. Aussi, les personnages animaux ont également porté le sens et l'expression de l'africanité.

2.1.1. Les personnages animaux

Il s'agit du serpent : « ...La réponse ne se fit pas attendre : la réponse du serpent *Ehobilé Angaman* jaillit d'une gorge de bronze : une voix plus caverneuse que les cavernes, une voix plus effroyable que l'effroi, une voix plus ténébreuse que les ténèbres...» (Adiaffi, 1992 :127) Le nom du serpent *Ehobilé Angaman* est une dyade lexicale. La première composante *Ehobilé* signifie serpent noir ou mort noire, quant à la seconde *Angaman* qui ne mord pas ou qu'il ne faut pas provoquer...A travers l'appellation du serpent et toutes les significations qu'elle implique, l'écrivain nous conduit dans l'imaginaire culturel de sa communauté. Ici, il présente la face cachée sinon sacrée du patrimoine culturel *Agni* que ne verrait et ne saurait pas n'importe qui. En outre, il faut être un initié. Ici, le serpent est un animal très important pour la communauté *agni* parce que faisant partie des génies que l'on peut consulter et susceptible de faire accomplir la volonté et exaucer les

vœux. En fait, *Ehobilé Angaman* n'est pas un reptile ordinaire, il pourrait être classé parmi les dieux protecteurs du clan de l'auteur. Au regard de nombreuses cultures africaines, le serpent semblerait être un des éléments fondamentaux de la culture africaine, tant au plan religieux qu'idéologique. En effet, dans son œuvre : *Chaka, une épopée bantoue*, Thomas Mofolo évoque les rapports entre le peuple *zoulou* et le serpent : « Apercevoir un serpent, dans ce pays-là revêt une importance très grande : c'est en effet, ou le présage d'un évènement heureux, ou bien d'un malheur et de châtements imminents que vont infliger les mânes des ancêtres. De fait, on ne tue pas les serpents en Cafrerie : celui qui le ferait commettrait le plus abominable des forfaits....» (Mofolo, 1940 : 13) Ces illustrations sont une preuve de la place du serpent dans la vie des africains. Pour revenir à *Silence, on développe* et au serpent *Ehobilé Angaman* , nous pouvons dire que Jean-Marie Adiaffi n'a fait que montrer l'une des facettes de la culture *agni* en particulier, mais celle de l'Afrique en général. Au vu de l'analyse et du commentaire sur le serpent *Ehobilé Angaman* et de ses différentes implications dans l'expression de la culture africaine, notamment *agni*, un mot en français pourrait-il permettre à Jean-Marie Adiaffi d'exprimer davantage sa volonté et de porter son message ? En effet, le nom *Ehobilé Angaman* est tout un programme et un symbole chargé de sens. Dans *Silence, on développe*, l'africanité s'est certes manifestée à travers les noms des personnes et des animaux, mais il y a ceux des objets ou des choses qui portent des marques de la culture.

2.1.1.1. Les noms des objets ou des choses

Tout comme les anthropomorphes et les animaux, les objets ont aussi été utilisés dans l'expression de l'africanité. Il y en a de plusieurs sortes. On retient entre autres le *Kokwa*, le *Kinian-kpli*. Ce sont des instruments de musique. Par leur canal, l'écrivain nous introduit dans l'univers musical du peuple *agni* ; il nous met en relation avec des objets de réjouissance, c'est-à-dire ceux dont la musique procure la joie et le bonheur. Cependant, le *Kokwa* et le *Kinian-kphi* ne sont pas des instruments ordinaires de musique ; ils sont sacrés : « N'da Fangan Walé frappa, fit vibrer d'une manière lugubre sept fois le *Kokwa*, la cloche sacrée qui réveille les Génies, sept fois selon le rite de consultation des Génies : les Génies des eaux...s.» ((Adiaffi, 1992 : 127) Le passage présente le rôle du *Kokwa*, instrument sacré, son tintement

établit la relation entre la communauté *agni* et leurs Génies, c'est-à-dire les dieux qui régulent le fonctionnement de la vie communautaire. L'autre instrument sacré le *Kinian-kepli*, tout comme le premier relève du sacré : « Laissez lui son *Kinian-kepli* (tam-tam sacré de guerre), pour encourager la lutte de son peuple piétiné chaque soir, chaque matin...Ne touchez pas, de vos mains profanatrices...» (Adiaffi, 1992 : 103) La présente illustration laisse entendre que le *Kinian-kepli* est certes sacré, mais il est consacré à la guerre. C'est un instrument dont les notes décuplent les forces des combattants, amplifie leur hargne de combattre. C'est dire que c'est un instrument qui ne se joue pas à n'importe quelle occasion. Car, dans ses notes, il se dégage des pouvoirs mystiques susceptibles de pousser des combattants à la victoire. A côté de ceux que nous avons dressés, Jean-Marie Adiaffi a surfé sur d'autres éléments pour exprimer son africanité. Il y a dans l'œuvre plusieurs expressions dont : *I bé kouman* p.114(en langue Malinké) qui signifie Prends la parole, et *Oni kobi* p.201 qui est une expression de colère, en langue *agni* signifiant fils de chien. La liste des expressions n'est pas exhaustive, mais nous pensons que tous les éléments présentés dans le cadre de l'expression de l'africanité sont assez représentatifs de la volonté de l'écrivain de dire avec exactitude et détermination ce qu'il veut montrer. En outre, écrire, c'est porter à la connaissance du public toute information à la société sur laquelle porte l'ouvrage. Ainsi, Jean-Marie Adiaffi ayant choisi de faire connaître la culture africaine, en général et la culture *agni* en particulier, l'africanité n'a été pour lui un prétexte, un terreau pour diffuser ladite culture. En effet, écrire, selon Hilaire Aboké, c'est faire de l'art : « Or l'art, c'est l'expression de la culture d'un peuple. La culture se définissant comme l'ensemble des réponses que donne un peuple aux problèmes que lui pose son environnement...L'Art est au service de la culture.» (Aboké, 2020 : 2) On comprend là que la culture relève de la création de l'homme, ce que confirme Bertrand Vergely, selon lui, la culture est entendue comme : « La création qui s'oppose à la nature.» (Vergely, 1999 :6) Cela dit, la culture est une activité propre à la société humaine qui consiste à transposer la nature, en dévoilant ses secrets, et en investiguant ses richesses, dans le but d'introduire un nouveau mode de vie, d'autres valeurs, connaissances, croyances et coutumes. En résumé, la culture est le fondement propre de l'homme qui exprime son expérience et détermine son existence. Au regard des illustrations et de ce qui

précède, on comprend aisément la démarche de Jean-Marie Adiaffi dont l'écriture est fortement marquée du sceau de l'africanité par le truchement des termes en langues maternelles africaines. Cela induit inévitablement des effets sur la langue française sur laquelle viennent se greffer les termes en langues maternelles africaines.

3. Impacts des langues africaines sur la langue française

Toute présence étrangère dans un corps engendre inéluctablement des effets sur et dans le corps hôte. Ces effets peuvent être nocifs, susceptibles de provoquer la destruction et peut-être la mort de celui-ci ; ou, ils peuvent être bénéfiques. Car, ils sont source d'avantages multiformes. Cela pourrait être le cas de la langue française qui est fortement marquée par des signes d'africanité dans les œuvres africaines. Au regard de ce qui précède, peut-on dire que l'africanité est négative ou avantageuse pour la langue française ? En effet, l'acte de décomplexions de l'écrivain africain profiterait à la langue française sur plusieurs plans, dont :

3.1. La fin de l'immobilisme linguistique et de l'orgueil

La langue française, langue du colonisateur, s'est comportée comme ceux qui l'ont introduite dans les territoires d'Afrique noire. Langue conquérante, elle était la seule parlée et écrite dans toutes les structures sensées répandre la civilisation française. Notamment à l'école où tout contrevenant s'exposait à une sanction caractérisée par des coups de fouet sur les fesses ou par le port au cou du symbole (collier fait de coquillages et d'objets puants). En outre, le symbole était un système de contrôle mis en place par les autorités coloniales pour aider l'enseignant à veiller sur l'usage de la langue française. . Ce fut l'époque glorieuse de la langue française qui s'enfermait dans sa tour d'ivoire, faisant naître en elle un sentiment d'orgueil et de suffisance. En effet, étant la langue du maître, la langue française ne devrait pas être avilie par la présence d'autres langues, surtout les langues maternelles africaines, langues des gens de la race inférieure. Ainsi, la langue française s'est octroyée tout ce vaste territoire de l'Afrique occidentale. À l'image des hommes à la peau blanche, elle n'a aucun scrupule à l'égard de celles qu'elle a trouvées en place. D'ailleurs, elle s'est imposée, s'était battue pour la disparition des autres. Alors, ayant certainement conquis tout le terrain,

la langue française se serait endormie sur ses immenses acquis la plongeant dans l'immobilisme qui pourrait lui être préjudiciable. L'immobilisme étant un état stationnaire où l'évolution est quasi absente. Or, une telle situation occasionnerait sa régression ou même sa disparition totale. Car, le cas des langues mortes comme le latin est bien là pour montrer que toute langue évolue sinon, elle est livrée à la mort. Alors, la présence de l'africanité est d'un grand intérêt pour la langue française dont la dynamique

3.1.1. La dynamique de la langue française par la présence de nouvelles sonorités

La présence de l'africanité détruit toute léthargie chez la langue française. En effet, les termes et les expressions en langues maternelles africaines apportent au français de l'énergie, de l'allant et de la vitalité. Parce que leur présence apporte de nouvelles sonorités à la langue française. De cela, résulte une certaine force endogène à la langue française favorisant son évolution. Or, tout ce qui évolue se soustrait d'une mort probable puisqu'il y a un renouvellement donc du nouveau souffle. Ce qui signifie que les mots et les expressions en langues africaines contribuent énormément à la vitalité de la langue française ; car, ceux-ci brisent la morosité dans laquelle s'installerait la langue française par la rupture de la monotonie langagière. En fait, la présence de l'africanité dans la langue française est un véritable atout pour la dernière parce que la rencontre des deux langues (français et langues maternelles africaines) élargit le champ d'expression de la langue française qui s'enrichit.

3.1.1.1. Enrichissement de la langue française

Lorsqu'il y a une rencontre, il y a forcément des échanges. Dans le cas de cette étude, la langue française s'enrichit par l'apport des mots et des expressions des langues maternelles africaines. En effet, le vocabulaire français s'étoffe au contact d'autres langues. Dans *Silence, on développe*, la langue française s'est bien servie dans sa cohabitation avec les langues africaines par le canal des noms de personnes, des animaux, des objets et même des pratiques sociales et sociétales des communautés africaines. Ainsi, pour les noms des personnes, on retient ceux-ci : *N'da Bettié Souman*, *N'da Fangan Walé* (p.p 21-25-61-71...), *Priko-Nébanda*(p.28...), *Éhiman*(p.33...), *N'da Babifoué Mo*(p.34...), *Nanan*

Niamien Kouamé(p.38-39...), *Nanan Assié Yaba*(p.39... Quant aux noms des animaux, on compte : *Éhobilé Angaman*(p.127...), *Doworé*(p.32...). Dans l'univers des choses et des objets, on retient les noms suivants : *L'Attoungblan*, le *Kokwa*(instruments musicaux, p.p89-115...), *Talouakro* (nom d'un village, la *Comoé*, nom d'un fleuve de Côte-d'Ivoire(p.32...))Il y a des expressions comme *Yibe N'zou o ya nian boo* (qu'est-ce qu'il y a ? p.33), *Mi man miééééé*(la liberté est là p.30), et ces paroles à la fois poétiques et proverbiales :*Kasa bya kasa*(toute parole est parole, p.70), *Kasa ye ya* (parler est facile et difficile p.70), *Kasa kasa a*(qui veut parler p.70), *Kasa krongrom*(doit parler p.70): *Silence, on développe* contient d'innombrables noms des personnes, des choses et objets et des expressions en langues maternelles dont la présence ne gêne aucunement la langue française. D'ailleurs, l'association du français et du terme africanisé apporte du sang neuf à la langue française, tout en créant une harmonie et une beauté vocaliques, par exemple : la *Comoé* [la komoe], le *Kokwa* [le kokwa] p.p.32-89. En résumé, l'africanité est plutôt pour la langue française une source d'enrichissement, de renouvellement, sur le plan linguistique. Mais il y a une autre dimension importante qui ne doit pas être ignorée. Il s'agit de l'homme. En effet, si l'africanité continue d'être manifeste dans les œuvres négro-africaines d'expression française, elle serait inévitablement à la base de la création d'une nouvelle langue : mélange de français et de langues africaines. La supposée nouvelle langue serait certainement à la portée d'un grand public aussi bien français qu'africain. Alors cette nouvelle réalité linguistique pourrait à l'avenir non seulement étendre les frontières, mais elle faciliterait surtout l'intégration des personnes de part et d'autre, sur tous les plans. Ainsi, la globalisation ou la mondialisation dont on parle tant commencerait par la langue. Car, la langue serait l'un des moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour rapprocher les hommes entre eux, même de différentes couleurs.

Conclusion

Nous sommes au terme de notre travail dont le corpus est : *Silence, on développe* de Jean-Marie Adiaffi Ade. Traité à la lumière de la sémiotique, outil littéraire qui nous a permis d'aboutir aux résultats escomptés. En effet, l'africanité qui se manifeste, dans les œuvres négro-africaines par la cohabitation de la langue française et des termes en langues

maternelles africaines, remet ainsi en cause la suprématie du français et le modèle d'écriture qui étaient jusque-là en cours. Cependant, l'africanisation, cette méthode révolutionnaire, loin d'être nuisible à la langue française, a des effets bénéfiques sur la langue étrangère. D'abord, la présence des termes en langues maternelles est la source de création de nouveaux mots qui viennent étoffer le lexique de la langue étrangère, permettant à celle-ci de s'adapter au milieu de production de l'œuvre. Ensuite, la présence des termes africanisés dans *Silence, on développe*, favorise des ouvertures à la langue française sur des formes culturelles variées, allant de la culture religieuse, en passant par la culture vestimentaire et la vie communautaire, c'est-à-dire le mode de vie ou la civilisation. Enfin, l'africanité brise la monotonie dont les effets pourraient être catastrophiques pour la langue française. L'africanité favorise l'évolution de la langue française lui évitant d'être une langue statique, figée dont la conséquence pourrait être sa disparition. Ainsi dit, l'africanité est un gain pour la langue française, mais son association avec la langue française pourrait engendrer une nouvelle langue appartenant aux deux races (blanche et noir). Alors cette nouvelle langue briserait davantage les barrières entre français et africains en posant les bases d'une fraternité vraie parce qu'elle rapprocherait encore plus les hommes.

Références bibliographiques

Adiaffi Adé Jean-Marie (1992), *Silence, on développe*, Paris, Éditions Nouvelles du Sud.:

Aboké Hilaire (2020), Quotidien : Le Temps, Rubrique " Culture " du Lundi 7 décembre, N°5108

Baroan Kipré Edmé (1996), *Mutations des noms africains, l'exemple des Bétés de Côte-d'Ivoire*, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines (N.E.A).

Gallimore Rangira Béatrice (1996), *L'œuvre romanesque de Jean-Marie ADIAFFI, le mariage du mythe et de l'histoire, fondement d'un récit pluriel*, Paris, L'Harmattan.

Hamon Philippe (1977)," Statut sémiologique du personnage " in *Poétique du récit*, Paris, Seuil

Kasendé Anykoy Luhaka (1996), " Littérature négro-africaine et sous-développement " in *Cahiers d'Études africaines*, Actes du colloque tenu du 5 au 6 juillet 1996, Ottawa (Canada). .

Mofolo Thomas (1940), *Chaka, une épopée bantoue*, Paris, Gallimard.
Perrot Jean (1978), *Mythes et littérature sous le signe des jumeaux*, Paris, P.U.F.
Vergely Bertrand (1999), *Les grandes interrogations esthétiques*, Milan, Toulouse